

Il y a 25 ans que Marcel Proust est mort

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **16 (1948)**

Heft 2

PDF erstellt am: **30.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-567643>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



Il y a 25 ans que Marcel Proust est mort

Un heureux hasard nous a fait trouvé dans un des derniers numéros de notre revue amie hollandaise „Levensrecht “ cet article sur Marcel Proust. Ce prince des écrivains, qui était incontestablement un des nôtres et qui est mort il y a un quart de siècle, ne peut pas passer inaperçu. — La traduction de notre ami Jean-Pierre Mérian nous a permis de reproduire cet article.

La rédaction

Il y a quelque temps une maladie me força à interrompre mon activité d'homme de lettres pendant une longue période. En convalescence, je trouvai brusquement le temps de me vouer avec acharnement à des lectures négligées auparavant. Je m'attaquai à „Eyeless in Gaze“ de Aldous Huxley. Dès le début je fus frappé par son style persifleur.

En lisant ce passage j'avais l'impression d'être un écolier dont on a surpris un point faible. Je me rappelais encore avoir acheté à Paris les 14 parties de l'oeuvre de Proust: „A la Recherche du Temps Perdu“. 20 ans ont passé et je me rappelle toujours le regard étonné du vendeur qui faisait face à cet étranger balbutiant. Je fis un bref signe de tête et, serrant le paquet de livres sous mon bras, je me retirai précipitamment comme si j'emportais une denrée interdite, je montai l'escalier de ma chambre le coeur battant et me mis à lire. A cette époque Marcel Proust était à la mode et les titres de ces ouvrages étaient prometteurs: „Du côté de chez Swann“, „A l'Ombre des Jeunes Filles en Fleurs“, „Le Côté de Guermantès“, „Sodome et Gomorrhe“, „La Prisonnière“ et „Albertine disparue“. Quelque temps après, je fis l'acquisition des deux tomes du „Temps Retrouvé“. Malheureusement j'abandonnai rapidement la lecture des ouvrages de Proust. Les développements longs et enchevêtrés, les pages innombrables de descriptions, le grouillement des personnages me fatiguaient trop. La lecture n'avancait pas, je trébuchai puis renonçai. Les livres de Proust devinrent poussiéreux et sâles et finirent par rejoindre ma malle. Ils n'en voyagèrent pas moins avec leur propriétaire qui les ouvrait et les feuilletait de temps en temps sans jamais les lire et les assimiler réellement.

Aldous Huxley m'a ramené à Marcel Proust. L'oeuvre de Proust m'avait suivi dans ma patrie et elle reposait encore dans ma lourde malle du grenier. Encore quelques jours et j'allai la sortir de l'ombre où elle avait sommeillé pendant tant d'années. Je retrouvai des volumes salis et déteints. Je me mis à la lecture d'abord avec hésitation... puis je tombai sous le charme. Par la suite la fatigue vint et j'abandonnai certains passages. Mais cette fois-ci je voulais réussir et me faire conduire à nouveau par Proust dans les salons de l'aristocratie parisienne. Je commençais à pénétrer les

personnes et les situations dont Proust révèle les aspects cachés, analysant leur genèse à la pointe du bistouri. Ils commençaient à m'intéresser et je cultivai la compagnie du baron de Charlus, l'aristocrate homosexuel, d'Albertine, de Julien, de Swann et de Morel, des coteries qui hantent les milieux aristocratiques. Fébrile et tendu, fatigué mais comblé, je tombai sous le charme de cette fresque puissamment dessinée, furieux contre moi-même de m'être refusé pendant 20 années ce plaisir rare que donnent la lecture et la contemplation de Proust.

Il me semble que ces 20 ans d'attente étaient nécessaires pour que je puisse jouir pleinement de Proust. Il devint alors pendant des semaines mon compagnon. Les sens aiguisés, je lisais et relisais, me fauilant au travers des passages compliqués et je vivais avec une intensité rarement atteinte dans mes lectures. C'était la vie; pas celle de l'intrigue mais bien le souffle des profondeurs révélées devant mes yeux, de cette étrange tension des héros et de ces descriptions si particulières de milieux. Tous les autres écrivains jusqu'à lui n'ont pas eu ce courage. Ici l'on trouve des considérations abstraites qui prennent une place au moins aussi grande que les dialogues d'exposition ou les passages descriptifs. Il a écrit un essai sur la vie parisienne, sur l'amour normal et „antinaturrel“ et il a osé lier intimement celui-ci à un roman. On rencontre dans ses romans des considérations sur les affinités électives, l'homosexualité, l'art nouveau, la cupidité cachée, les génies qui saisissent la pensée des autres, l'art de lire entre les lignes, ce que nous inspire la grandeur des oeuvres d'art passées ... et sur d'innombrables autres sujets. Son roman en quatorze, voire en seize parties exige pour qu'on en vienne à bout une véritable concentration. Mais dès que l'on s'est habitué à ses particularités Marcel Proust nous offre tant à admirer et à assimiler que l'on peut le considérer comme l'égal des plus grands de la littérature mondiale.

Marcel Proust est mort le 19 novembre 1922, il y a juste 25 ans maintenant. Son nom est connu sur la terre entière et ceux qui ont lu son oeuvre sont innombrables. Il a influencé considérablement ceux qui lui ont succédé. Il était né en 1871 à Paris. Ses parents occupaient une position enviable. Sa mère était juive.

Sa jeunesse s'écoula en rêveries. C'était un enfant de constitution faible qui devait rester fréquemment au lit et passer de longs mois au bord de la mer. Il était très poli et aimable, ouvert avec tout le monde, ce qui lui valut, tout bourgeois qu'il était, d'entrer en contact avec la princesse Mathilde, le duc de Guiche, le comte de Fénelon, Gabriel de la Rochefoucault et beaucoup d'autres nobles et personnages importants occupant les positions les plus élevées. Il côtoyait les ducs et les marquis, les princesses et les comtesses, évoluant dans des milieux où l'esprit comptait plus que l'argent et l'arbre généalogique encore plus que l'esprit. Il était le chéri des salons et vivait plus pour ce rôle que pour lui-même. Il s'y sentait parfaitement à son aise. Pendant ce temps il écrivait des livres qui par la suite n'appartiendront pas à son roman „A la Recherche du Temps Perdu“. En 1910 la double vie de l'écrivain et de l'homme du monde prit sa fin. Un asthme qui le tourmentait depuis sa jeunesse s'aggrava à un point tel que Proust dut abandonner le commerce du grand monde pour rester seul avec son mal. De l'âge de quarante ans jusqu'à sa mort, à cinquante-deux ans, il s'enferma dans sa maison, dormant le jour et travaillant la nuit aux quatorze

livres de son roman qui commença à paraître en 1914 pour remporter le prix Goncourt en 1920 et affermir la gloire d'un écrivain profondément authentique et faisant sur ses contemporains une forte impression.

Ce qui nous touche particulièrement dans l'oeuvre de Proust, ce sont les trois livres constituant „Sodome et Gomorrhe“. Proust nous y ouvre des perspectives et nous y donne des éclaircissement sur l'autre amour et nous ne saurions lui être suffisamment reconnaissants de cette oeuvre peu ordinaire. Un petit mot de souvenir n'était donc pas inutile pour ce 25ème anniversaire de sa mort.

Derrière chez ma tante

Notre ami Ouistiti a péché dans les pages de „Panurge“, journal humoristique de la Suisse romande, ce petit article un peu méchant mais pas moins vrai pour autant. Pourquoi, pendant ces temps de Carnaval où la raillerie est de mise, ne pas reproduire cette petite chose charmante.

La rédaction.

Les gens de notre bonne société ont probablement de menus défauts, mais il faudrait être bien injuste pour les traiter de petits dissolus. Ils sont stricts sur le quant-à-soi, rigides quant aux principes et ne rigolent pas sur les chapitres des convenances. La jeune fille bien qui se laisserait faire un enfant dans un moment de distraction devrait disposer d'une solide assiette financière pour espérer réunir, douze mois plus tard, plus de dix personnes à un apéritif-surprise.

Pourtant, par une amusante coquetterie, cette même société cultive un ravissant péché mignon. On veut parler des messieurs de ces messieurs. Vous voyez bien: les p'tits junhommes à fond de teint, dont le coquin déhanchement rythme de si distinguée façon les conversations littéraires.

Pour parler clair, il n'est pas, chez nous, de salon chic qui n'ait sa tapette attitrée, généralement accoudée au piano. Et on se l'arrache, et on ne lira un livre ni ne louera pour un concert sans avoir consulté l'éphèbe.

Car si on ne sut jamais au juste comment l'esprit vient aux filles, pour les garçons on est fixé. Il vient comme ça.

Drôle de manière, en vérité, et l'intelligence a de curieuses cachettes... Mais c'est un fait: qu'il s'agisse de poésie, de musique, de peinture ou d'existentialisme, ces messieurs arbitrent en dernier ressort.

Et un petit coup de pochette sur le front, et un ravissant mouvement du menton.

Et you, et dou.

Y'a un pommier doux.

Je ne sais pas si vous êtes de mon avis, mais je trouve que c'est à se taper le derrière par terre.

Notez qu'on y met les formes. Et le code des convenances, réglé une fois pour toutes par un nommé Tartuffe, facilite les choses. Il veut en effet que ces messieurs, si on les reçoit, on ne les nomme pas. Jamais! Ce ne sont certes pas les mots qui manquent. Pédéraste, tantouse... bon pour le